

**E/1945.02.15 — André Malraux, «Après un silence de quatre ans, André Malraux expose pour notre journal ses vues et ses idées sur les problèmes du monde actuel», entretien accordé à *Labyrinthe* [Genève], n° 5, 15 février 1945, p. 1-2.**

---

**André Malraux**

**Après un silence de quatre ans, André Malraux expose pour notre journal ses vues et ses idées sur les problèmes du monde actuel.**

*Tandis que la catastrophe qui s'est abattue sur l'Europe entre dans sa phase suprême, le monde anxieux s'interroge sur les conditions d'une reconstruction.*

*Dès avant que le conflit éclate, certains hommes étaient préparés à répondre, à nos inquiétudes et à nos espoirs. André Malraux est de ceux-ci, qui n'a jamais failli à sa responsabilité humaine et a accepté avec courage et lucidité la complexité des problèmes que pose notre temps.*

*Pressé par les soucis immédiats de l'action telle que la lui impose sa responsabilité de chef de la brigade indépendante Alsace-Lorraine, André Malraux, alias colonel Berger, a bien voulu exposer pour *Labyrinthe*, les pensées qu'une hauteur de vues dont il ne saurait se départir lui ont inspirées sur les problèmes du monde actuel.*

\*

*L'auteur de la Condition humaine nous parle d'une nouvelle orientation de la culture européenne.*

Il n'y a pas d'Europe. Il n'y en a jamais eu. Il y a eu une Chrétienté. Il y a eu une culture vaguement européenne, tour à tour franco-anglaise et anglo-française, aux XVII<sup>e</sup>

et au XVIII<sup>e</sup> siècles. C'étaient de vastes domaines qui se définissaient par leur vie propre. Ce qu'on entend aujourd'hui par Europe ne se définit que négativement : l'Europe, c'est ce qui n'est pas l'Asie (parce que si on veut dire que c'est ce qui n'est pas l'Amérique, c'est beaucoup plus calé). Il s'agit d'une idée assez enfantine, née de tout un bric-à-brac où se rencontrent le continent imprimé en rose des cartes de notre enfance et le tableau de Guillaume II sur le péril jaune. Remarquez d'ailleurs que l'Europe en tant qu'unité organique est souvent un dada allemand : dans le tableau de l'empereur, l'Allemagne figurait en bonne place; c'est le maréchal von Waldersee qui commandait l'armée européenne qui combattait en Chine; et, s'il n'y a nullement une puissante réalité européenne qui exige de prendre sa forme, il y a du moins dans l'ordre culturel une perméabilité des pays d'Europe à la culture de l'un d'entre eux. Et l'Europe dont rêvaient les hitlériens étaient bien moins dans l'ordre culturel une fédération ou un rassemblement pseudo-familial qu'un monde assez confus dans lequel la pensée nazie eût tenu le rôle que tenait la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle sur le continent.

Mais la pensée française des siècles précédents, la pensée anglaise, même celle de Goethe, sont universalistes, et par là universalisables; la pensée hitlérienne est tout le contraire. Elle est hiérarchique. Elle culmine dans les valeurs allemandes; elle leur est soumise comme une Europe vaincue eût été soumise politiquement à l'Allemagne. Là était la contradiction essentielle. Mettre toutes sortes de gens en prison pour leur redonner l'esprit familial n'est pas nécessairement un mauvais système, mais tout de même à la condition que le gardien n'exige pas d'être reconnu grand-père.

Je crois qu'une nouvelle culture est en train de se former, que nous sentons sourdre depuis pas mal de temps (et que nous sentirions davantage si nous avions moins de préjugés contre elle) : c'est la culture de l'Atlantique. Il y a eu une culture de la Méditerranée, à l'époque romaine et même byzantine, plus qu'il n'y a jamais eu de culture européenne. On a parlé d'art du Pacifique; c'était excessif, mais pas absolument faux. Je ne crois nullement à une «fatalité» des civilisations. Mais l'aventure napoléonienne a sans doute beaucoup hâté la montée de la puissance anglaise en Europe occidentale, et tout se passe comme si l'aventure hitlérienne était le moyen le plus sinistrement efficace de hâter la montée de la puissance américaine (et de la puissance

russe, bien entendu). Vous connaissez l'anecdote anglaise dans laquelle Hitler, à la paix, comparait devant Roosevelt, Churchill et Staline, qui, à la réflexion s'aperçoivent qu'il a accru ou renouvelé leur puissance. A quoi Hitler, arrachant d'un coup sa moustache et sa mèche avec le geste de Charlot et montrant son vrai visage : «Colonel Lawrence, Messieurs» salue et sort.

*Dans quelle mesure croyez-vous que l'influence américaine jouera après la guerre ?*

Je laisse à part tout l'autre côté de la question, le côté de l'Est. Il est clair que le monde slave tout entier, et la Roumanie, vont faire partie d'un monde russe. Mais je crois que la métamorphose de la France sera orientée vers l'Atlantique. Même une France où le communisme jouerait un grand rôle. La politique joue un grand rôle en culture, mais par des voies imprévisibles, et peu rationnelles. J'entends bien que la France a peur d'une «influence» américaine; mais ce n'est pas d'influence qu'il s'agit. Non seulement l'influence est à double sens, comme chacun sait (la Grèce sur Rome, la Perse sur les Arabes), mais surtout une nouvelle culture n'est pas la somme de celles qui l'ont précédée, c'est leur métamorphose. Il y a quelque chose qui s'accorde, assez subtilement, entre Amérique de l'Est, Angleterre, France, Portugal (avec des prolongements sur les démocraties d'Europe, même quand elles sont racialement en partie germaniques : Belgique, Hollande, Suisse, Scandinavie). L'élément atlantique est autre chose que l'élément anglo-saxon. Le Portugal y figure, l'Espagne y figurerait bien moins directement. L'Amérique du Sud commence à entrer dans le jeu. Si vous voulez rêver, vous pouvez imaginer sans absurdité que, de même que l'événement capital de la guerre de 14 n'a pas été Verdun, mais la révolution russe, l'événement capital de celle-ci est le premier symptôme de l'unité américaine, la conférence de Rio...

*Qu'appellez-vous une culture ?*

Il n'est pas facile d'improviser ce genre de définitions. Disons : l'incarnation d'un système de valeurs – et plus modestement : un accord des sensibilités.

*Ne croyez-vous pas que la sensibilité anglaise soit aujourd'hui plus proche de la sensibilité française que la sensibilité américaine ?*

Si. La guerre nous l'a même montré d'une façon éclatante. Mais que nous apporte l'Angleterre, en art ? L'art anglais et les taxis de Londres se ressemblent. Au puritanisme près, D. H. Lawrence pourrait être un romancier français, et presque du XIX<sup>e</sup> siècle. Comprenez bien que je ne parle pas d'influence, mais de convergence : je veux dire que ce que cherchent Hemingway, Caldwell, Steinbeck, est plus proche de ce que cherchent, cherchaient avant de les avoir lus, des écrivains français de 1940 que ne l'est l'œuvre d'un seul romancier anglais. Et cette obsession de l'homme «fondamental» qui marque la littérature américaine contemporaine va sans doute être renforcée par la guerre – à moins au contraire que la réaction en soit si violente qu'on ne voie surgir une littérature de délicatesse et d'imagination... Mais je crois qu'on peut s'attendre aux deux.

*N'y a-t-il pas dans le caractère particulier de la littérature américaine dont vous parlez quelque chose de primitif ?*

Il semble, mais je ne le crois pas. Beaucoup d'Américains cultivés tiennent leur littérature actuelle pour décadente. A leurs yeux, la grande époque des Etats-Unis est le XIX<sup>e</sup> siècle : Poe, Thoreau, Melville, Hawthorne, Whitmann. Hemingway «rejoint» quelque chose de primitif, il n'y est pas soumis. Il est à l'égard du primitivisme américain ce qu'est votre Ramuz à l'égard du primitivisme suisse. Il y a autre chose : à mes yeux, le caractère essentiel de la littérature américaine actuelle, c'est d'être la seule littérature qui ne soit pas faite par des intellectuels. Je n'approuve ni ne désapprouve, je constate. (Ma conviction est que le grand jeu de cette littérature va être de s'intellectualiser sans perdre sa prise directe.) Aux Etats-Unis, les écrivains que je rencontrais m'ont peu fait penser aux écrivains européens, dont ils n'ont ni la relative culture historique, ni le goût des idées (apanage, aux Etats-Unis, des professeurs). Ils me faisaient penser à nos peintres : même indifférence apparente à presque tout, sauf la

table et la bouteille, même connaissance précise et assurée de la technique de leurs confrères du présent et du passé, même goût du jugement sûr, même pittoresque vestimentaire et même, presque même physique.

On peut aimer ou ne pas aimer le style de l'armée américaine, mais il est clair que son style sera celui de l'armée du XX<sup>e</sup> siècle. Cette armée sans tenue et sans tenues, cette armée de mécanos – par ailleurs victorieuse – où soldats et officiers disent : «Nous ne sommes pas des militaires, nous sommes des citoyens mobilisés», ce n'est pas seulement parce qu'elle fournit les uniformes que ceux des nations alliées lui ressemblent. Elle ne les fournit pas aux Anglais. Mais le *battledress* et le blouson américain sont de la même famille : en face d'eux, l'officier de la Wehrmacht a l'air d'un officier de l'Empire.

Au temps où elle a été la plus puissante, l'Allemagne a été sans action aucune sur la sensibilité des pays qu'elle occupait. Ni le courage ni la discipline ne sont des valeurs spécifiquement allemandes; mais la silhouette allemande, la presse allemande, la photo allemande des revues, le cinéma allemand, ne se sont imposés nulle part. Tout ça ennuie profondément l'Europe occidentale. Tout le cinéma tragique compte encore avec le premier cinéma russe. Qu'est-ce qui compte avec le cinéma allemand, même avec ses meilleurs œuvres ?

Alors que tout ce qui a été créé ou développé depuis l'autre guerre compte avec l'Amérique : le décor de la rue, la façade des maisons aux vitrines agrandies, l'auto, le cinéma surtout, bien entendu. C'est tout de même la première fois qu'un pays suggère ses mythes sentimentaux au monde entier, son univers souterrain, ses amoureuses, ses voleurs et ses assassins. Et son comique. Savions-nous que le monde entier pût rire du même homme, avant Chaplin ?

L'influence des Etats-Unis, c'est le petit côté de la question. Le lien de la civilisation en formation avec le monde, c'est le côté important. Cette guerre est évidemment la première vraie guerre mondiale. (L'Inde sauvée du Japon par l'armée chinoise, ça aura des conséquences plutôt sérieuses). Non seulement le cinéma agit – plus ou moins – partout, mais depuis l'entre-deux-guerres, l'art du monde entier converge sur nous. Nous devenons héritiers du monde comme nous le sommes de «nos

pères» quoique pas de la même façon. Dans ce domaine, le rôle des Etats-Unis est grand et superficiel. Le Metropolitan Museum est sans doute le premier musée où les sculpteurs des grandes époques de la Chine, de l'Inde et de l'Occident aient été montrées aux visiteurs sur un plan de relative analogie. Où voyait-on jusque-là un Bodhisattva tang à côté d'une vierge gothique ?

L'Occident, lui aussi, est touché maintenant par l'héritage planétaire mais pas tout à fait de la même façon. L'Amérique est une civilisation sans terre. Par-là, rationaliste. Pour elle, les différents arts sont des «propositions». Pour l'Europe, pour la France surtout – sa peinture reste la première du monde –, il s'agit d'une intégration dans une coulée toujours vivante, d'une aide à un nouvel accouchement. Notez qu'il s'est déjà produit quelque chose comme ça, quand pour la première fois les peintres ont pu voir l'un en face de l'autre, dans un musée, un Raphaël et un Rembrandt. Le résultat n'a pas été une conciliation, un éclectisme, ce qui n'a pas grand sens : ç'a été le romantisme. L'art qui va naître sera aussi différent de ce qui déclenchera sa naissance que Delacroix l'est de Rembrandt, de Raphaël et de Rubens. Et je crois que la civilisation atlantique le sera au même degré, de la même façon, de tout ce dont elle va sortir, même des Etats-Unis.

*Ce point de vue implique-t-il une orientation déterminée de la politique française à l'égard de l'Amérique ?*

Certainement pas. Ces problèmes de civilisation se posent en termes de destin. Ceux de la politique sont tout autres. Napoléon disait que le destin, c'était la politique, mais il a vu qu'il y avait de la marge. La Grèce n'eût assurément pas servi la civilisation méditerranéenne en soumettant davantage son esprit à celui de Rome. La Perse sassanide a joué dans l'élaboration de la civilisation byzantine un rôle immense, qu'elle n'eût assurément pas joué en s'efforçant de se soumettre à Byzance. Rousseau en s'affirmant opiniâtrement citoyen de Genève, a plus agi sur la France qu'il ne l'eût fait en se voulant Français. Hitler aura hâté plus que quiconque la naissance de la civilisation de l'Atlantique : ce n'était pas exactement son but. Comme celles de Dieu,

les voies du destin sont détournées. Notre plus grande efficacité ne peut être assurée que par notre plus grande volonté de liberté.

*La guerre a-t-elle apporté quelque chose à vos réflexions sur l'art ?*

Je ne sais pas trop où elles en étaient, car ma «Psychologie de l'Art» a été emportée ou brûlée, avec pas mal d'autres choses, par la Gestapo. Mais cette guerre m'a fait découvrir ceci :

La différence décisive entre l'artiste et le non-artiste n'est pas une sorte de surdité de ce dernier à l'art, mais de ce que l'art est à ses yeux le moyen d'expression privilégié, évident, du sentiment. Il n'est pas indifférent à la musique, mais pour lui la musique, c'est la romance; pas indifférent à la peinture, mais c'est le calendrier, la carte postale; pas à la littérature, mais c'est le feuilleton sentimental et dramatique, l'amour ou la peur. Un véritable art totalitaire serait un art dans lequel le grand artiste ressentirait les mêmes sentiments que les masses, et c'est pourquoi le seul art plastique «totalitaire» jusqu'ici a été l'art religieux du moyen âge – chrétien et bouddhique.

Dans l'ordre humain aussi, cette guerre m'a enseigné pas mal de choses que ne m'avaient enseignées ni l'Asie ni l'Espagne. Mais je ne puis guère en parler ici.

Ce sera pour la suite de la «Lutte avec l'ange»...

*Quel sera le rôle de la France en littérature ?*

Vous savez que toute prophétie, pour peu qu'on veuille la préciser, mène au comique. Donc... Mais je suis frappé de ceci : les quatre écrivains français dont l'œuvre est en entier postérieure à 1916 et qui ont à l'étranger l'audience la plus étendue : Giono, Bernanos, Montherlant et moi-même, sont liés tous quatre à ce qu'on peut appeler la tradition h ro ique de la France, sa tradition corn lienne. Quand je soutenais vers 1930 que cette tradition (dont Pascal est à mes yeux un chaînon capital)  tait au moins aussi constante et aussi profonde que l'autre, on criait au paradoxe. Elle apparaît

de plus en plus. Et je ne sais si la littérature française ne comptera pas dans le monde nouveau avant tout pour son accent pascalien, qui n'est pas sans écho en Amérique.

Il y a pourtant dans la littérature française une autre filière, Montaigne, Molière, La Bruyère, Chamfort Stendhal, etc. ..., celle des gens à qui on ne la fait pas, qui veulent savoir ce dont ils parlent. Les rectificateurs de rêves. Les moralistes, après tout. Attention : il n'y a de vrais moralistes qu'en France et en Angleterre. Il n'y a que les Anglais et les Français qui aient porté des jugements sérieux sur les femmes. Les Russes, qui ont créé des figures féminines de fiction qui dominent le roman, n'ont rien écrit d'important sur les femmes. Stendhal écrit *La Chartreuse*, et *De l'Amour*. Tolstoï crée *Anna Karénine* et *Natacha*, mais n'est le grand Tolstoï que dans la fiction. Je pense que nous reverrons le moraliste.

Ce double effort humain, d'une part pour faire participer l'homme à une part privilégiée de lui-même – ou à ce qui en lui le dépasse – et, d'autre part, pour réduire au minimum la part de comédie naturelle à la condition humaine, ce double effort est peut-être, dans l'ordre éthique, la marque même d'un nouveau type humain. On le sent qui tente de s'élaborer, de soubresaut en soubresaut de l'Europe. On a passablement rêvé autour d'un nouvel humanisme; faut-il en voir là la première marque ? La radio a fait un sort amical à ma phrase de 1940 : «Que la victoire demeure avec ceux qui auront fait la guerre sans l'aimer !» Une aliénation lucide, et pourtant fraternelle, est peut-être la forme de la grandeur humaine qui se cherche en ce moment dans la neige.

*A Mulhouse, André Malraux nous dit ce que fut la structure du maquis.*

Il y a bien des choses dont je ne puis parler, mais nous parlerons des autres...

Le maquis, à l'origine, c'est ces milliers de types à peine, résolus à se battre contre les Allemands, et déjà illégaux presque tous recherchés par la Gestapo. Ce qu'on a appelé ensuite le maquis, l'armée de la forêt, est né du Service du Travail Obligatoire, et groupé autour des premiers.

Les effectifs du maquis montent en même temps que ceux des ouvriers envoyés en Allemagne. Un maquis a toujours été une troupe de réfractaires : celui-là, c'étaient

les réfractaires du S.T.O. Pour qu'un maquis vive, il faut qu'il soit armé, et qu'il bénéficie de la complicité au moins tacite de la population voisine. Les troupes ont d'abord été très faibles : l'un des premiers maquis que j'aie connus en Dordogne était de dix-sept hommes avec en tout trois revolvers. Et la population était réticente. C'est lorsque le Service du Travail Obligatoire a atteint une partie des paysans que les jeunes paysans ont pris le maquis et qu'une sorte d'accord s'est établi entre les fermes et celui-ci.

Le maquis avait d'abord très peu d'objectifs militaires.

Il était désarmé. Sans contact, ou à peu près, avec les services de parachutage. Les armes allaient aux différentes armées secrètes, organisées et en liaison avec les Alliés, non aux maquis perdus dans les bois. Or les gens du maquis, s'ils ne voulaient pas aller en Allemagne, voulait manger. D'où les coups de main contre les veaux, vaches et cochons des collaborateurs, puis contre les convois de ravitaillement allemands mal protégés.

Bien entendu, le maquis était une armée secrète virtuelle; mais non pas en fait. L'armement et l'organisation militaire des maquis ont été l'une des tâches essentielles de la Résistance. Ils sont devenus les troupes des armées secrètes, composées surtout de cadres – sauf les F.T.P. qui, dans l'ensemble, en province, possédaient les leurs, et les ont peu modifiés, même au débarquement.

(Il y avait d'autres forces secrètes que les maquis et leurs cadres militaires; mais, pour diverses raisons, ne parlons pas d'eux.)

Les opérations, après avoir passé du ravitaillement des collaborateurs aux convois de l'armée allemande, ont passé de ces convois à un harcèlement général. Le tout eût été, en définitive, assez faible malgré les dynamitages, sans la dernière phase : l'exécution du Plan-Fer.

Le P.F. était le plan de sabotage général des communications allemandes. Quel que fût le lieu du débarquement, la Résistance, au reçu des messages d'alerte de la B.B.C., devait paralyser les chemins de fer et couper les routes pour retarder la concentration des troupes allemandes et compenser ainsi la supériorité que donnait à

celles-ci la proximité de leurs bases. Aucun d'entre nous n'oubliera la nuit de juin où nous avons entendu, après les avoir si longtemps attendus, les cinquante messages qui soulevaient la France...

Notre organisation systématique du sabotage – Etat-Major national, chefs régionaux, chefs départementaux, chefs de secteur – a permis d'obtenir plus que n'avait espéré l'E.M. interallié (ce que celui-ci n'a cessé de proclamer). La Résistance française, c'est l'ensemble des gens qui, pendant plusieurs années, ont préparé l'attaque des communications allemandes.

Leur ennemi n'a été la Wehrmacht qu'à la fin; leur ennemi, c'était la Gestapo. Le rôle de la Résistance commence au premier dynamiteur, finit au départ du dernier agent de la Gestapo. Cette résistance-là, avec ses 65.000 torturés, à désinfecté la France. Elle et l'armée de Libération sont l'honneur même de ce pays.

Et qu'on ne nous dise pas, à propos des tortures, que nous exagérons : dans ma cellule, nous étions douze, neuf torturés dont je n'ai d'ailleurs pas fait partie : manque de temps, peut-être...